

Joy Sorman

# Boys, boys, boys



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Joy Sorman

# Boys, boys, boys

Gallimard

Extrait de la publication



Joy Sorman est née en 1973. *Boys, boys, boys*, son premier livre, a été récompensé par le prix de Flore 2005.



Depuis il y a eu Mitterrand président, le chômage pour tous, les otages français au Liban et la mode des treillis militaires. Être née dans les années soixante-dix : les parents ont connu la guerre, ou sont nés pendant la guerre, peut-être même qu'ils étaient juifs. Les grands-parents, tailleurs et polonais, ont peut-être débarqué à Sartrouville en 1933, avec une valise de cornichons et une foi inébranlable en la France, terre d'asile. Les fils qui ont connu la guerre ont épousé des filles de bonne famille catholique de la Mayenne. Les mères juives n'ont pas apprécié, mais dans les années soixante-dix on quittait les banlieues, surtout Sartrouville. Le père d'une fille née dans les années soixante-dix a pris un appartement sous les toits avec vue sur les bouquinistes, s'est acheté des cravates en tricot, les mêmes que Jean d'Ormesson, et a fait des enfants, des Français. Désormais la guerre était loin,

l'exil aussi ; les fils de tailleurs polonais sont devenus les pères d'enfants du sol, les pères de futurs bourgeois revenus de tout, de la France, de la guerre, et de la promotion républicaine.

Le père a vingt ans, c'est l'hiver en banlieue, il fait encore nuit. Il sort sa mobylette bleu ciel de la remise attenante au pavillon en meulière. Il a placé sous sa veste, à même la peau, un vieux numéro du *Monde*. Le papier journal le protège du vent froid qui, chaque matin, le prend au ventre et lui retourne l'estomac. Il quitte Sartrouville en direction de la rue Saint-Guillaume à Paris. Après cinquante-cinq minutes de route il arrive devant le portique de Sciences Po, défroisse le journal et le replie sous son bras ; il entre d'un air assuré, il sortira premier de sa promotion, mais sa mère lui préférera toujours l'aîné, celui qui a réussi dans l'hôtellerie de luxe.

La fille a trente ans, elle est née dans les années soixante-dix et se fout de ce genre de mythologies. Ce qui lui importe c'est de régler ses problèmes avec les hommes, c'est d'aimer tous ceux qui ne sont pas son père et qui ont eu la délicatesse de se débarrasser de leurs origines.

Avant d'en arriver là, aux questions et aux garçons, les deux ont dû cohabiter, le temps de l'adolescence. Avoir seize ans c'est toujours co-

habiter avec son père, tracer des lignes de front, s'embusquer en attendant d'être adulte. Et puis un jour on peut s'en aller se battre ailleurs.

C'est là que l'histoire commence, une fois délivrée du père, du père sous sa forme actuelle, vivante, sous sa présence, parce que la figure elle vous regarde toujours du fond de la tombe ou du haut du panthéon. La mythologie du père elle aura servi, pour dessiner la structure, pour payer son dû à la généalogie, pour répondre un peu à la sommation de ceux qui ont lu trop de livres, « d'où parles-tu camarade ? ». Faire comme si le livre du père était écrit une bonne fois pour toutes, sauter l'étape, ne pas régler la note, laisser l'ardoise et vivre sa vie.

Vivre sa vie, ça veut dire quoi au juste ? Qu'on s'en balance ? ou au contraire qu'on prend les choses en main ? Qu'on la joue perso ? Vivre sa vie de fille ce serait plutôt prendre son sexe en main, socialement, politiquement, et physiquement, entrer dans le jeu, prendre les armes et choisir son camp. Mais son camp n'est pas toujours son sexe et c'est là que les choses se compliquent. Pour qui tu roules ? ton sexe ou le sexe des autres ? ta mère ou ton père ? ta sœur ou ton frère ? Avec qui tu décides de régler les comptes ? Vivre sa vie c'est décider de se frotter à celle des autres et il ne faut pas se tromper d'autres, sinon

c'est la débâcle. Il est faux de croire que le sexe n'importe plus, que tout est question de rencontres hasardeuses, d'individualités magiques et nébuleuses. C'est bien le sexe qui décide, dans un monde où il est question du voile, de la parité, de harcèlement sexuel au bureau, de talons hauts pour cet hiver et de décolletés plongeants pour cet été, de pubs sexistes, d'injures sexistes, de ligues catholiques, de se raser ou pas, de se maquiller ou pas, de ne plus avoir ses règles par la grâce d'un implant invisible sous la peau, de se passer négligemment la main dans les cheveux pour signifier un désir naissant, et de se tenir droite en entretien, d'être une chienne de garde ou une chienne tout court. Les filles, les garçons, c'est le gros titre des journaux du matin, c'est le sujet. Pour peu qu'on soit un peu sentimental, ou politique, ou ludique.

C'est une fille née dans les années soixante-dix, qui a connu la gauche au pouvoir, la droite au pouvoir et qui entre-temps est devenue adulte ; adulte ça veut dire quoi ? ça veut dire qu'il est temps de choisir son sexe.

Bienvenue dans la modernité, petite fille, c'est quoi ta vie ?

J'ai trente ans ou à peu près, je n'habite plus chez mes parents, j'ai des problèmes physiques comme toutes les filles de mon âge, le corps qui

lâche, ce genre de choses ; vous me voyez bien, rien ne me détermine, ni belle ni moche, ni féminine ni masculine, et pourtant. Pourtant la seule question qui vaille c'est *Quel est mon sexe ?* de quel côté ? avec qui ? Ce que je suis, peu importe, à quoi je ressemble, peu importe, je n'existe pas, c'est juste que j'ai choisi mon camp et que le camp est la seule chose qui compte.

On la regarde quand même, elle a l'air furieux, elle porte un jean, taille moyenne, beauté moyenne, la seule chose qui la distinguerait, peut-être, c'est cet air furieux. Tu as quelque chose à nous dire ? Être née dans les années soixante-dix et ne pas se laisser faire par les évidences : une fille de trente ans, urbaine avec un sac à main, des copines, des histoires d'amour, des séances de cinéma, quelques jours de vacances, une mère encore jeune, un magazine à lire dans le bus. Les évidences. Et si j'étais un garçon, ce serait quoi mes évidences ? Un garçon de trente ans, urbain avec un scooter, les bières, les virées, des responsabilités, une mère encore jeune, un disque de rock. Et entre les deux ? Rien. Des filles-filles, des garçons-garçons, des filles-garçons, des garçons-filles. Il va falloir choisir petite. CHOISIR SON CAMP. Pré-supposé : tu es une fille. Et maintenant qu'est-ce qu'on fait ? Tu pars ou tu restes ? On t'a bien

mis ça dans la tête, on t'a bien mis dans la tête qu'il n'y avait que deux possibilités : fille ou garçon ; deux aires de jeu, deux territoires, un plutôt dominé, l'autre plutôt oppresseur. Pas d'autre choix, pas d'autres fictions, coincée, suivre la trace, les panneaux, creuser le sillon et aussi les pieds dans la boue.

Choisir son camp, du coup s'arracher à son territoire originel, le territoire indiqué ; puis creuser son propre trou, sa tranchée, avec ses outils.

On reprend. Cette fille-là a choisi, mais pas n'importe comment, elle est passée de l'autre côté. Au début, fille de son père, adolescente, petite fille amputée, elle choisit les filles, ses semblables, ses sœurs, de bonnes amies qui n'iront pas l'agresser en lui mettant un truc là alors qu'elle serre les fesses. On avait seize ans ou pas d'âge, c'était comme au temps des quarante-cinq tours, le temps des copines, on était bêtes. *Remember*, tu ne ressemblais à rien. Entre filles ça parlait sans fin et sans but, ça ricanait, ça débattait problèmes de peau et qu'est-ce que tu fais pour les vacances, ça se frottait un peu dans le lit, à l'aube, après des heures de déballage-remballage. Elle jouait le jeu, complice, mollement délurée, une vraie lycéenne. Les filles

elle s'en est servie comme de poubelles, poubelles à puberté, à névroses en tout genre, à peur des hommes — du sexe des hommes —, poubelles à famille, à mal dans son corps, à révoltes instantanées, à médisances, à kilos en trop, à bouton sur le nez, à journaux intimes. Les filles elle s'en est bien servie : pour sauter sur les lits, sans coucher, pour manger devant la télé jambes écartées, des miettes partout, pour faire les tests des magazines sous la couette, pour apprendre à sucer, à avaler, à simuler. L'adolescence qui se répand. À l'époque l'école ennuyait, on s'inventait des looks, on accrochait des posters, on faisait mauvais genre, filles mal élevées insolentes, on serait mortes pour ce blouson, une série télé ou un porte-clefs fluo : attitudes. Début de seins sous les tee-shirts. La belle vie insouciantes des petites filles bruyantes.

Mais un jour, les filles, elle les a jetées. Le jour de sa première communion existentielle, le jour de la pénétration, le jour de la conscience, de classe, de soi, le jour où elle est restée à table pour boire un dernier verre, un cognac, elle s'en souvient.

Ce jour-là elle est passée du côté des hommes, en fait elle est passée du côté de l'amour. Elle devait avoir entre vingt et vingt-cinq ans, elle

voulait du sérieux, non pas être adulte, ni même sérieuse, mais DU sérieux.

Sans aucun égard pour ses anciennes camarades, sans regrets, sans culpabilité, avec juste un peu d'émotion. Du jour au lendemain, elle a abandonné bavardages, rancunes, saphisme, petits secrets, coquetteries insolentes. Elle a fait ça un peu méchamment, un peu brutalement, parce que, quand même, les filles c'était la belle vie : on s'aimait bien, on riait, on était solidaires, on pouvait tout se dire, on se consolait, on se réfugiait les unes chez les autres, les unes dans les autres, quand la vie était si injuste et les parents si conservateurs, on se soutenait, on traversait la rue et la vie, on s'empêchait de sombrer, on s'échangeait des rouges à lèvres, on partait en club de vacances, on découvrait la vie, le monde, les autres, soi-même, le plaisir et la frustration. Quand même, l'apprentissage, c'est important. Elle leur devait d'être encore là avec du désir et un avenir. Finalement, sans elles, une trop grande tristesse l'aurait emporté, la tristesse des adolescentes pour qui tout est trop dur, trop injuste, trop obscur. On ne pouvait pas être plus solidaires que ces filles-là. Mais il fallait en finir, parce que c'était infantile, comme une religion, le catéchisme dont on se débarrasse à la puberté ; parce que dans son histoire ce ne fut

que le moment du passage, le moment un peu en dessous, un peu honteux, un peu trop facile. Parce qu'il manquait quelque chose qui stimule. Désormais elle voulait être sollicitée. Les filles c'est confortable, on n'est jamais seule, on est entre filles, on forme une bande, on se déteste mais on ne se lâche pas, on pense crânement que les garçons ont tort de vouloir être forts. Féminisme juvénile qui croit que la virilité porte en elle injures et violences. Marre d'être protégée par les filles, d'être protégée des injustices des maîtres, de la méchanceté des garçons, des incompréhensions de la famille. Quand il m'a quittée pour une autre vous étiez toutes là pour me dire combien il ne me méritait pas, quand j'ai échoué à mes examens vous étiez toutes là pour me dire qu'un concours c'est aléatoire, quand j'ai négligé de m'inscrire sur les listes électorales vous étiez toutes là pour me dire qu'il n'y avait plus de différence entre la droite et la gauche, quand j'ai eu ma période chanson française vous étiez toutes là pour pleurer avec moi au karaoké sur des tubes de France Gall, quand j'ai porté des jupes sur des pantalons vous étiez toutes là pour me dire que ça affinait ma silhouette. Vous n'avez jamais voulu me faire de peine, vous m'avez protégée parce que c'est ça le boulot des copines. Maintenant je veux qu'on me pète la gueule.

Elle voulait être un homme, un vrai, elle voulait être initiée. Elle avait entre vingt et vingt-cinq ans, étudiante, une matière littéraire sans doute, cet âge qui croit que le monde peut lui appartenir, qu'il a le pouvoir de le transformer. Elle avait la dégaine d'une jeunesse qui vous emmerde, cette silhouette qui ne ressemble à rien et à tout le monde ; elle marche dans les couloirs de la fac entre deux cours, entre deux machines à café ; elle cherche les hommes, pas pour le flirt, pour être initiée, pas au sexe, au pouvoir de la parole. Elle ne veut pas plaire, elle évite les accoutrements féminins, la mèche sensuelle, le jeu de hanches, t'as pas du feu ; elle veut être considérée. Ça se passe dans les couloirs de la fac, elle va se choisir une bande, elle pourra dire « ma bande », et sa vie va changer. Elle les choisit un peu plus âgés qu'elle, les aborde sans précautions, est adoptée.

Un mois de juin à Paris, fin de l'année scolaire, examens réussis, été qui promet des terrasses, des cinémas en plein air, et des jupes au-dessus du genou. Son plan, elle les aborde dans un couloir, se présente : nom, âge, milieu social, vote, sexualité, intentions = décontamination de la *girly attitude*, apprentissage de la virilité faite femme. Coup de chance, ça les fait rire, ils sont quatre, elle prend les numéros de téléphone.

Elle les avait repérés, elle les avait écoutés, qu'est-ce que c'est avoir vingt ans dans les années quatre-vingt-dix ? Ils s'étaient accordés sur un point : ce moment de leur vie coïncidait avec la montée des discours funèbres d'un côté (mort des idéologies, etc.) et l'importance de parler de l'autre. Entre vingt et trente ans parler est ce qu'il y a de plus important. Elle les fréquenta, et son activité favorite fut bientôt de les observer faire de la politique à table. C'était des hommes de l'habitude, du geste et de la pratique sans cesse répétés ; ils dînaient ensemble trois fois par semaine, ils définissaient à l'avance des ordres du jour qui circulaient par mail : le mariage, les pétasses, John Ford, Diam's, LO/LCR. Toujours le même rituel au bar, on se serre la main puis on s'embrasse puis on s'insulte, enfin on remplit les verres. De quoi parle-t-on ? de politique, toujours, dans la mesure où la politique sature tout chez les garçons qui se donnent la peine de penser entre eux. On se querelle, on montre sa force, on prend parti pour ou contre Bourdieu, la télé-réalité, le cinéma américain *teenage*, la discrimination positive, Christine Angot, la préventive, la moustache, l'abstention et l'abstinence. Il est tard, on est toujours dans ce café, on n'en a jamais fini avec boire, fumer, parler, pas de silences, pas de temps morts,

ces garçons-là ne soufflent pas. Problèmes esthétiques, questions d'actualité, découpages idéologiques, sorties culturelles ou chagrins d'amour, qu'importe, on fait de la politique : c'est-à-dire qu'on ne laisse rien passer. Alors que les filles ont tendance à laisser dire et à laisser faire, ces garçons-là y croient encore, jouent encore, relèvent. Plus personne ne relève, les choses se disent, ou plutôt sortent, tombent et restent plantées là ; plus personne ne vient ramasser. Mais chez eux tout est relevé, argumenté, dévoré, classé, étiqueté, rangé ; puis ressorti, réactivé, remis en jeu, encore et encore. Faire tourner la machine avec les mots, la monstrueuse et dévorante machine à produire des discours, qui s'accélère, qui s'emballa, qui chauffe, et qui emporte tout. Les machinistes s'y relaient, le ton monte, les voix portent, les corps s'énervent, on boit et on assène et on fume. En plein dedans, voyage au cœur de la virilité. Mais qu'est-ce que c'est que cette virilité-là ? C'est du langage, du désir fait parole, comme à la guerre, comme à l'amour, la mort au champ d'honneur, les pieds devant s'il le faut. Elle a vu tout cela et elle ne s'est même pas fait violer à la fin. Une nuit avec des hommes qui parlent, qui ne fatiguent pas, qui considèrent que rien au monde n'est plus important que de parler ici et maintenant avec ces gens, parler des

influences rock dans le hip hop — c'est un exemple. Loin des nuits avec les filles qui fatiguent, qui ont quelqu'un à rejoindre, des griefs à soulager.

C'est une fille qui rêve d'être virile et amoureuse.

Ce qu'elle a vu ce soir-là, le soir où elle s'est dit que les dîners de filles c'était fini, fini ces gynécées stériles, ce qu'elle a compris ce soir-là c'est que c'était ça l'érotisme, être virile et amoureuse. C'en était fini de l'érotisme privé qui mouille tout seul dans son lit, de l'érotisme sacré qui ne regarde personne. Elle est sortie de la chambre à coucher, elle a vu que dehors certains avaient socialisé l'érotisme, que l'érotisme était dans les mots, les verres d'alcool, la polémique, les cendriers pleins. Amour des mots de la bouche, des corps qui les disent, de la compagnie, du cercle autour de la table, de la table de bistrot, du poing qui tape sur la table de bistrot. Être généreux, prendre le monde, prendre les autres comme on prend le maquis, comme on prend une fille.

Choisir son camp, on y revient, mais les camps se redéfinissent, les frontières s'effritent, on les nommera autrement, pour voir où elles passent ; choisir non pas tant son sexe que la virilité ou la féminité, choisir avec qui dîner. Et immanqua-

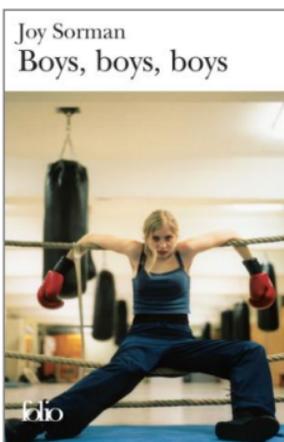
blement d'un côté les filles qui rechignent à la nourriture mais qui grignotent sans cesse, un bout de pain, goûter dans l'assiette de la copine, un dessert à deux, non, juste un demi-verre de vin, un déca avec sucrée et l'addition. De l'autre les garçons et leur digestif. D'un côté bavardages, enthousiasmes, indignations, tout en surface, commentaires ; les filles commentent : l'attitude lâche d'un homme qui ne lui a même pas dit en face, le temps qui passe sur nos cuisses, les disputes puis réconciliés sur l'oreiller, la domesticité qui nous bouffe, parfois la parité, parce que quand même, et elles sont où les féministes ? De l'autre on creuse, on travaille ; les garçons s'affrontent. Ils ont pour eux le goût de ne pas faire de psychologie, et la psychologie est le gouffre qui nous sépare. Il arrive que les filles disent des choses et que les garçons s'enlisent, mais ce qui compte ce n'est pas le fond, ce n'est pas parler pour ne rien dire ou dire, c'est la forme, le style, la foi, le turbin. Ce qui compte c'est d'avoir une voix, une atmosphère, quelque chose à donner à ce que l'on dit ; pour qu'il nous le rende bien.

Dire c'est quoi ta chanson préférée ? ce n'est pas dire si le sang qui coule dans tes veines était une chanson ? Dire je trouve que machin a un problème, il est complètement immature avec

*Composition Imprimerie Floch.  
Impression Maury  
à Malesherbes, le 28 mai 2007.  
Dépôt légal : mai 2007.*

ISBN 978-2-07-034634-9 / Imprimé en France.

**151173**



# Boys, boys, boys

## Joy Sorman

Cette édition électronique du livre  
*Boys, boys, boys* de Joy Sorman  
a été réalisée le 27 décembre 2012  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070346349 - Numéro d'édition : 175805).

Code Sodis : N53699 - ISBN : 9782072477836  
Numéro d'édition : 246462.